Aujourd'hui cinq novembre je commence mon récit. Je noterai tout, aussi exactement que possible. Pourtant je ne sais même pas si aujourd'hui est bien le cinq novembre. Au cours de l'hiver dernier quelques jours m'ont échappé. Je ne pourrais pas dire

Marlen Haushofer

Le mur invisible

roman traduit de l'allemand
par Liselotte Bodo et Jacqueline Chambon

non plus quel jour de la semaine c'est. Mais je pense que cela n'a pas beaucoup d'importance. Je n'ai à ma disposition que quelques rares indications, car il ne m'était jamais venu à l'esprit d'écrire ce récit […].

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Voici le roman le plus célèbre et le plus émouvant de Marlen Haushofer, journal de bord d'une femme ordinaire, confrontée à une expérience-limite. Après une catastrophe planétaire, l'héroïne se retrouve seule dans un chalet en pleine forêt autrichienne, séparée du reste du monde par un *mur invisible* au-delà duquel toute vie semble être pétrifiée durant la nuit. Tel un moderne Robinson, elle organise sa survie en compagnie de quelques animaux familiers, prend en main son destin dans un combat quotidien contre la forêt, les intempéries et la maladie. Et ce qui aurait pu être un simple exercice de style sur un thème à la mode prend dès lors la dimension d'une aventure bouleversante où le labeur, la solitude et la peur constituent les conditions de l'expérience humaine.

MARLEN HAUSHOFER

Marlen Haushofer (1920-1970) a vécu en Australie. Mariée et mère de deux enfants, elle a mené une existence provinciale tout en écrivant plusieurs romans, ainsi que des nouvelles et des pièces de théâtre.

DU MÊME AUTEUR

NOUS AVONS TUÉ STELLA, Actes Sud, 1986 ;
Babel n° 150.
LA PORTE DÉROBÉE, Actes Sud, 1988.
SOUS UN CIEL INFINI, Actes Sud, 1989.
DANS LA MANSARDE, Actes Sud, 1990.
LA CINQUIÈME ANNÉE, Actes Sud, 1991.
LA NUIT, Actes Sud, 1994.
LE MUR INVISIBLE, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 44.

Titre original :
Die Wand
Éditeur original :
Claassen Verlag, Berlin
© Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin

© ACTES SUD, 1985, 1988, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03385-9

MARLEN HAUSHOFER

Le mur invisible

roman traduit de l'allemand
par Liselotte Bodo et Jacqueline Chambon

ACTES SUD

à mes parents

Aujourd'hui cinq novembre je commence mon récit. Je noterai tout, aussi exactement que possible. Pourtant je ne sais même pas si aujourd'hui est bien le cinq novembre. Au cours de l'hiver dernier quelques jours m'ont échappé. Je ne pourrais pas dire non plus quel jour de la semaine c'est. Mais je pense que cela n'a pas beaucoup d'importance. Je n'ai à ma disposition que quelques rares indications, car il ne m'était jamais venu à l'esprit d'écrire ce récit et il est à craindre que dans mon souvenir bien des choses ne se présentent autrement que je les ai vécues.

Ce défaut est sans doute inséparable de tout récit. Je n'écris pas pour le seul plaisir d'écrire. M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison. Je n'ai personne ici qui puisse réfléchir à ma place ou prendre soin de moi. Je suis seule et je dois essayer de survivre aux longs et sombres mois d'hiver. Il est peu probable que ces lignes soient un jour découvertes. Pour l'instant je ne sais pas si je le

souhaite. Je le saurai peut-être quand j'aurai fini d'écrire ce récit.

J'ai entrepris cette tâche pour m'empêcher de fixer yeux grands ouverts le crépuscule et d'avoir peur. Car j'ai peur. La peur de tous côtés monte vers moi et il ne faut pas attendre qu'elle m'atteigne et me terrasse. J'écrirai jusqu'à ce que la nuit tombe et jusqu'à ce que ce travail dont je n'ai pas l'habitude me rende somnolente, la tête vide. Ce n'est pas le matin que je crains, mais les longs après-midi ténébreux.

Je ne sais pas au juste quelle heure il est. Sans doute autour de trois heures. J'ai perdu ma montre, mais de toute façon elle ne m'était pas d'un grand secours. Une minuscule montre-bracelet en or, le genre de bagatelle précieuse à qui il ne faut pas demander de donner l'heure exacte. Je possède un stylo à bille et trois crayons. Le stylo à bille est presque vide et je n'aime pas écrire au crayon. Les mots ne se détachent pas assez bien du papier. Les fines hachures grises disparaissent dans la couleur jaunâtre du fond. Mais je n'ai vraiment pas le choix. J'écris au dos de vieux calendriers ou sur du papier à lettres commercial jauni. Le papier à lettres vient de Hugo Rüttlinger, un grand collectionneur d'objets et un non moins grand hypocondriaque.

Il est juste que ce récit commence par Hugo, car si sa manie de collectionner et son hypocondrie n'avaient pas existé, je ne serais pas aujourd'hui

assise ici ; il est probable que je ne serais même plus en vie. Hugo était le mari de ma cousine Louise et c'était un homme assez fortuné. Sa richesse lui venait d'une usine de chaudières. C'étaient des chaudières tout à fait spéciales qu'il était seul à fabriquer. Malheureusement, bien que je me sois fait expliquer maintes fois en quoi consistait la particularité de ces chaudières, il m'est impossible de m'en souvenir. En tout cas Hugo était assez riche pour être tenu de s'offrir quelque chose d'exceptionnel. Il s'était donc offert une chasse. Il aurait aussi bien pu s'acheter des chevaux de course ou un yacht. Mais Hugo avait peur des chevaux et se sentait mal dès qu'il mettait le pied sur un bateau.

Même cette chasse il ne la conservait que pour son standing, car il était un piètre chasseur et n'aimait pas tirer sur des chevreuils sans défense. Il s'en servait pour inviter les hommes d'affaires avec qui il était en relation et c'est eux, aidés en cela par Louise et le garde-chasse, qui se chargeaient d'abattre le nombre de bêtes prescrit ; lui pendant ce temps, allongé dans une chaise longue devant son chalet, somnolait au soleil, les mains croisées sur le ventre. Il était en permanence dans un tel état de fatigue et de surmenage qu'il s'endormait sitôt assis : un homme très grand et très gros, habité d'obscures frayeurs et épuisé de fatigue.

Je l'aimais bien et je partageais son amour de la forêt et son goût pour les journées tranquilles passées au chalet. Je restais près de lui sans le

déranger pendant qu'il dormait dans son fauteuil. Je faisais de courtes promenades et j'étais heureuse de jouir un peu du calme, après l'agitation de la ville.

Louise chassait avec passion. C'était une rousse à la santé robuste qui flirtait avec tous les hommes qui croisaient son chemin. Comme elle détestait tenir une maison, elle était ravie que je m'occupe de Hugo, que je lui prépare son chocolat ou lui mélange ses innombrables mixtures. Il était si maladivement préoccupé de sa santé que je n'arrivais pas à comprendre qu'il fasse de sa vie une course perpétuelle, avec comme seul plaisir quelques petits sommes au soleil. Il était très douillet et, en dehors de son incontestable sens des affaires, peureux comme un petit enfant. Il avait un grand besoin d'ordre et par crainte de manquer ne voyageait jamais sans deux brosses à dents. Il possédait plusieurs exemplaires de chaque objet d'usage courant et il en tirait visiblement un certain sentiment de sécurité. Il était aussi très cultivé, plein de tact, et très mauvais joueur de cartes. Je ne me rappelle pas avoir eu avec lui une conversation de quelque importance. Il tenta bien une fois ou deux de s'aventurer dans cette direction mais il y renonça vite, sans doute par timidité ou parce que cela lui aurait demandé un trop grand effort. Je préférais d'ailleurs car le seul résultat aurait été de nous mettre tous les deux mal à l'aise.

À cette époque, on parlait beaucoup d'une guerre atomique et de ses conséquences, ce qui poussa Hugo à stocker dans son chalet de chasse une petite provision de denrées alimentaires et d'objets de première nécessité. Louise trouva ridicule cette précaution ; elle se mit en colère et objecta que les gens en parleraient et que ça finirait par attirer les voleurs. Elle n'avait certainement pas tort mais Hugo fit preuve d'un entêtement que rien ne parvint à fléchir. Il se plaignit de douleurs cardiaques et de crampes à l'estomac jusqu'à ce que Louise ait cédé. Après tout, elle s'en moquait.

Le trente avril, les Rüttlinger m'invitèrent à les accompagner à leur chalet. J'étais veuve depuis deux ans, mes filles étaient presque adultes et je pouvais disposer de mon temps comme bon me semblait. À vrai dire je ne faisais pas grand usage de ma liberté. J'ai toujours été sédentaire de nature et c'est encore chez moi que je me suis toujours sentie le mieux. Mais j'acceptais presque toujours les invitations de Louise. J'aimais le chalet et la forêt, et trois heures de voiture ne me faisaient pas peur. Ce trente avril-là, j'acceptai donc leur invitation. Nous devions rester trois jours et personne d'autre n'était invité.

Le chalet est une véritable villa de bois à un étage, construite en troncs massifs, qui aujourd'hui encore est restée en assez bon état. Au rez-de-chaussée il y a une grande salle de style paysan,

une chambre à coucher et une petite pièce. Au premier étage, entourées d'une véranda de bois, trois petites chambres pour les invités. Je logeais dans une de ces chambres, la plus petite. À cinquante pas, sur une pente qui descend vers le ruisseau, se trouve la maison du garde-chasse, qui n'est qu'une cabane d'une seule pièce, et tout près de la route, un garage en planches.

Nous avons fait le trajet en trois heures comme prévu et nous nous sommes arrêtés au village pour aller chercher le chien de Hugo chez le garde-chasse. Ce chien, un braque de Bavière, appartenait à Hugo, mais il avait été élevé par le garde-chasse qui l'avait dressé. Si étonnant que cela puisse paraître, le garde avait obtenu du chien qu'il reconnaisse Hugo comme son maître. Par contre, il n'avait pas pu lui faire accepter Louise, le chien refusait de lui obéir et ne l'approchait pas. Quant à moi, il me témoignait une indifférence sans hostilité et se tenait volontiers à mes côtés. C'était un bel animal au pelage roux foncé et un excellent chien de chasse. Nous avons parlé un moment avec le garde-chasse et il fut convenu qu'il viendrait chasser le lendemain avec Louise. Elle voulait tirer un chevreuil ; en effet, la période d'ouverture de la chasse se terminait le premier mai. Cette conversation s'éternisa, comme souvent à la campagne, mais même Louise qui ne s'y était jamais faite refréna son impatience pour ne pas vexer le garde, dont elle avait besoin.

Nous n'arrivâmes au chalet qu'à trois heures. Hugo sortit aussitôt du coffre de la voiture les nouvelles provisions et il les porta dans la petite pièce du bas. Je fis du café sur le réchaud à alcool et après le goûter, alors que Hugo commençait à s'assoupir, Louise lui proposa de retourner avec elle au village. C'était bien entendu pure méchanceté de sa part. Mais elle eut l'habileté de mettre en avant qu'un peu de mouvement était indispensable à sa santé. Il était presque cinq heures quand elle parvint à ses fins et partit avec lui, triomphante. Je savais que cela finirait à l'auberge du village. Louise aimait la compagnie des bûcherons et des valets de ferme et jamais il ne lui serait venu à l'esprit que ces paysans rusés pouvaient se moquer d'elle derrière son dos.

Je débarrassai la table, puis je suspendis les vêtements dans les armoires ; après quoi, je m'assis au soleil sur le banc, devant la maison. Le temps était beau et chaud et le bulletin météorologique avait prévu que cela allait durer. Le soleil baissait déjà au-dessus des pins et ne tarderait pas à se coucher. Le chalet est situé dans une petite cuvette, à l'extrémité d'une gorge, sous les parois abruptes de la montagne.

Pendant que je jouissais de la dernière chaleur sur mon visage, je vis revenir Lynx. Il avait sans doute refusé d'obéir à Louise et avait dû se faire renvoyer. Je compris qu'elle l'avait grondé. Il s'approcha de moi, me regarda avec anxiété et

posa sa tête sur mes genoux. Nous restâmes ainsi un moment. Je caressai Lynx en lui parlant pour le consoler car je savais que Louise ne le traitait pas comme il le méritait.

Dès que le soleil eut basculé derrière les pins, l'air devint plus froid et des ombres bleuâtres envahirent la clairière. Je rentrai dans la maison avec Lynx, allumai le fourneau et me mis à préparer une sorte de risotto. Bien sûr, je n'étais pas obligée de le faire, mais j'avais faim et je savais que Hugo préférerait un repas chaud.

À sept heures, les maîtres de maison n'étaient toujours pas rentrés. D'ailleurs, c'était normal. Je calculai qu'ils ne pourraient pas être de retour avant huit heures et demie. Je donnai donc à manger au chien, avalai ma part de risotto, puis je me mis à lire les journaux que Hugo avait apportés, à la lueur de la lampe à pétrole. La chaleur et le silence me donnèrent sommeil. Lynx s'était retiré sous le poêle et soupirait de satisfaction. À neuf heures, je décidai d'aller me coucher. Je fermai la porte à clef et emportai la clef dans ma chambre. J'étais si fatiguée que je m'endormis tout de suite malgré le froid humide de l'édredon.

Je fus réveillée par le soleil sur mon visage et immédiatement me revint à l'esprit ce qui s'était passé la veille. Comme le chalet n'avait qu'une clef, l'autre restant chez le garde-chasse, si Louise et Hugo étaient rentrés, ils auraient dû me réveiller. Je me précipitai en robe de chambre dans

l'escalier et ouvris la porte d'entrée. Lynx m'accueillit avec des jappements de joie, se faufila entre mes jambes et s'élança dehors.

J'ouvris la porte de la chambre tout en sachant qu'il n'y aurait personne. La fenêtre en effet était grillagée et, à supposer qu'elle ne l'ait pas été, Hugo n'aurait jamais pu passer par là. Naturellement, les lits n'étaient pas défaits.

Il était huit heures ; le couple avait certainement passé la nuit au village. Cela m'étonnait pourtant. Hugo avait horreur des lits d'auberge toujours trop courts et il était trop bien élevé pour me laisser seule au chalet toute la nuit. Je ne pouvais pas m'expliquer ce qui s'était passé. Je remontai m'habiller dans ma chambre. Il faisait encore très frais et la rosée étincelait sur la Mercedes de Hugo.

Je fis à peine attention à la froide humidité de la gorge, tant j'étais préoccupée par ce qui avait bien pu arriver aux Rüttlinger. Peut-être que Hugo avait eu une crise cardiaque. Comme c'est souvent le cas avec les hypocondriaques, nous n'avions jamais pris son état au sérieux. Je pressai le pas et envoyai Lynx en avant. Il partit en aboyant joyeusement. Je n'avais pas pensé à mettre mes chaussures de montagne, et je trébuchai maladroitement sur les cailloux pointus.

Quand j'atteignis enfin l'entrée de la gorge, j'entendis Lynx hurler de douleur et de terreur. Je contournai un tas de bois qui m'empêchait de

le voir et je le trouvai assis en train de gémir. Des gouttes de salive rouge tombaient de sa gueule. Je me penchai sur lui pour le caresser. Il se serra contre moi en poussant des cris plaintifs. Sans doute s'était-il mordu la langue ou bien cogné une dent. Mais quand je l'encourageai à repartir, il mit sa queue entre ses pattes, se plaça devant moi et de tout son corps me força à reculer.

Je ne voyais pas ce qui pouvait lui faire si peur. À cet endroit, la route débouchait de la gorge et à perte de vue s'étendait, vide et paisible sous le soleil matinal. Agacée, je repoussai le chien et continuai à avancer seule. Heureusement que son manège avait ralenti ma marche car quelques pas après, je me cognai durement la tête et reculai en chancelant. Aussitôt, Lynx se remit à pousser des gémissements et à se presser contre mes jambes. Interdite, j'allongeai la main et je sentis quelque chose de froid et de lisse : une résistance lisse et froide à un endroit où il ne pouvait y avoir rien d'autre que de l'air. Je recommençai en hésitant encore une fois, et à nouveau ma main se posa sur la vitre d'une fenêtre. À ce moment, j'entendis frapper bruyamment et je regardai autour de moi avant de comprendre que c'étaient mes propres battements de cœur qui retentissaient à mes oreilles. Mon cœur avait eu peur avant que je le sache.

Je m'assis au bord de la route sur un tronc d'arbre et j'essayai de réfléchir. Je n'y parvins pas.

C'était comme si toute pensée m'avait subitement abandonnée. Lynx s'avança vers moi en rampant et sa salive sanglante se mit à tomber goutte à goutte sur mon manteau. Je le caressai jusqu'à ce qu'il se calme et nous restâmes là tous les deux, les yeux sur la route qui s'étendait tranquille et lumineuse sous la lumière du matin.

Je me relevai trois fois pour vérifier qu'à trois mètres de moi existait vraiment quelque chose d'invisible, de lisse et de froid, qui m'empêchait de continuer mon chemin. Je me dis qu'il devait s'agir d'une illusion des sens, mais je savais bien qu'il n'en était rien. N'importe quoi d'un peu aberrant m'aurait paru plus facile à accepter que cette terrible chose invisible. Pourtant la gueule de Lynx continuait à saigner et la bosse de mon front commençait à me faire mal.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée assise sur le tronc d'arbre, je me souviens seulement que mes pensées revenaient sans cesse à des détails insignifiants comme si elles refusaient à tout prix de s'intéresser à cette expérience incompréhensible.

Le soleil montait peu à peu et me chauffait le dos. Lynx n'arrêtait pas de se lécher et finit par ne plus saigner. Il n'avait dû se blesser que légèrement.

Je compris qu'il me fallait entreprendre quelque chose et j'ordonnai à Lynx de rester assis. Puis j'allai lentement vers l'obstacle, les mains tendues

en avant, et je continuai à le suivre en tâtonnant jusqu'à l'endroit où commençait le premier rocher de la gorge. Là il devenait impossible de continuer. De l'autre côté de la route j'arrivai jusqu'au ruisseau et ce n'est qu'alors que je vis que le niveau de l'eau avait légèrement monté et que le ruisseau débordait. Pourtant les eaux étaient basses. Tout le mois d'avril avait été sec et la fonte des neiges était déjà passée. De l'autre côté du mur – j'ai pris l'habitude d'appeler cette chose "le mur", il fallait bien lui donner un nom puisqu'elle existait –, de l'autre côté donc, le ruisseau était à sec sur une courte distance, puis un mince filet recommençait à couler. Sans doute l'eau s'était-elle déjà creusé un chemin à travers les roches calcaires perméables. Le mur ne devait donc pas être profondément enfoncé dans le sol. J'en éprouvai une sorte de soulagement. Ce n'était pas la peine de franchir le ruisseau à l'endroit où il était le plus profond. Il n'était pas concevable que le mur s'interrompe brusquement sinon il aurait été facile à Hugo et à Louise de revenir au chalet.

Soudain je remarquai – ce qui avait déjà dû tourmenter mon inconscient depuis un bon moment – que la route était absolument déserte. Comment se faisait-il que personne n'ait donné l'alarme? Il aurait été normal que les habitants du village se massent avec curiosité devant le mur. Et à supposer que personne n'ait eu le temps de le découvrir, Hugo et Louise auraient dû s'y

heurter. Le fait de ne pas apercevoir un seul homme me parut encore plus énigmatique que le mur lui-même.

Je me mis à trembler malgré le plein soleil. La première petite ferme, une simple maison de paysan, se trouvait juste après le premier tournant de la route. En traversant le ruisseau et en montant un peu, il devait être possible de l'apercevoir.

Je revins près de Lynx et lui adressai quelques paroles d'encouragement. Il semblait à vrai dire tout à fait raisonnable. C'est plutôt moi qui aurais eu besoin d'être encouragée. J'éprouvai soudain une grande consolation que Lynx soit avec moi. J'enlevai mes chaussures et mes bas et traversai le ruisseau. Sur l'autre bord, le mur continuait le long du pré. J'aperçus enfin la petite maison. Elle était là, tranquille dans la lumière du soleil : un paisible tableau tellement familier. Un homme était debout près de la fontaine, le bras levé à mi-chemin entre son visage et le jet de l'eau. Un vieil homme très propre. Ses bretelles pendaient comme des serpents et il avait retroussé les manches de sa chemise. Mais sa main n'atteignait pas son visage. En fait il ne bougeait pas du tout.

Je fermai les yeux, laissai passer un moment, puis je regardai de nouveau. Le vieil homme bien propre était toujours là, mais toujours sans mouvement. C'est alors que je vis qu'il s'appuyait avec le genou et la main gauches au bac de pierre de la fontaine et que c'était sans doute ce qui

l'empêchait de tomber. Contre la maison poussait un jardin d'herbes potagères mêlées à des pivoines et à des parnassias. Il y avait aussi un lilas maigre et échevelé qui avait déjà cessé de fleurir. Le mois d'avril, même ici à la montagne, avait été presque estival. En ville, les pivoines étaient déjà fanées. Aucune fumée ne sortait de la cheminée.

Je frappai du poing contre le mur. Je me fis mal mais rien ne se passa. Et subitement je n'eus plus envie de briser le mur qui me séparait de cet événement incompréhensible qui était arrivé au vieil homme près de la pompe. Je retraversai le ruisseau et m'approchai de Lynx qui reniflait quelque chose et semblait avoir oublié sa peur. C'était une mésange morte, sa petite tête était fracassée et sa poitrine tachée de sang. La mésange était la première d'une longue série d'oiseaux qui trouvèrent cette fin lamentable par ce radieux matin de mai. Pour une raison inconnue, je ne pourrai jamais oublier cette mésange. Pendant que je la contemplais, je distinguai enfin les tristes cris des oiseaux que je devais entendre depuis le début mais sans en prendre conscience.

Je ne pensai plus soudain qu'à quitter cet endroit, retourner au chalet, fuir ces lugubres cris d'oiseaux et ce minuscule cadavre taché de sang. Lynx aussi redevenait inquiet et se serrait contre moi en poussant des jappements plaintifs. Tout le long du chemin il resta près de moi et je lui parlai pour le tranquilliser. Je ne sais plus ce que je lui ai dit,

l'essentiel était de briser le silence de ce sombre ravin humide où filtrait à travers le feuillage des hêtres une lumière verte et où sur la gauche de petits filets d'eau suintaient des roches nues.

Notre situation à Lynx et à moi semblait critique, même si nous ne savions pas encore à quel point elle l'était. Mais tout n'était pas tout à fait perdu puisque nous étions deux.

Le chalet était à présent en plein soleil. Sur la Mercedes, la rosée avait eu le temps de sécher et le toit brillait d'un noir presque rouge. Quelques papillons voletaient dans la clairière et l'air charriait une douce senteur d'aiguilles de pin chauffées. Je m'assis sur le banc devant la maison et aussitôt tout ce que j'avais vu dans la gorge me parut complètement irréel. Cela ne pouvait tout simplement pas être vrai, de telles choses ne pouvaient pas arriver et même si elles arrivaient, ça ne pouvait pas être dans un petit village de montagne, ni en Autriche, ni en Europe. Je sais qu'il était ridicule de raisonner ainsi, mais c'est ce que j'ai pensé à ce moment-là, c'est pourquoi je ne veux pas le taire. Je restai assise au soleil, bien tranquille, à regarder les papillons et je crois que pendant quelque temps je n'ai vraiment pensé à rien. Lynx, qui était allé boire à la fontaine, sauta sur le banc à côté de moi et posa sa tête sur mes genoux. Je fus sensible à cette preuve d'amitié avant de réaliser que le pauvre chien n'avait plus le choix.

Une heure après, je rentrai dans le chalet, réchauffai le risotto qui restait pour Lynx et pour moi, me fis du café pour m'éclaircir les idées et fumai trois cigarettes. C'étaient mes dernières cigarettes. Hugo qui était un grand fumeur en avait emporté quatre paquets par mégarde dans la poche de son manteau en allant au village et il n'avait pas eu le temps d'en stocker au chalet en prévision d'un futur après-guerre. Quand j'eus fumé mes trois cigarettes, je n'y tins plus et je quittai le chalet pour retourner dans la gorge. Le chien suivait sur mes talons, sans enthousiasme. Je courus presque tout le long du chemin et je ne m'arrêtai haletante qu'en apercevant le tas de bois. Alors je me mis à marcher les mains tendues jusqu'à ce que je touche la fraîcheur du mur. Je m'y attendais et pourtant le choc fut encore plus fort que la première fois.

Le ruisseau était de ce côté toujours arrêté, mais de l'autre côté le courant était devenu plus fort. Je retirai mes chaussures pour pouvoir traverser. Cette fois Lynx hésita à me suivre et ne le fit qu'à contrecœur. Il ne craignait pas l'eau, mais le ruisseau était glacial et lui arrivait au ventre. C'était gênant de ne pas distinguer le mur, aussi je cueillis une brassée de branches de noisetier et je commençai à les enfoncer dans le sol en suivant l'obstacle. Cette tâche me semblait ce qu'il y avait de plus urgent à accomplir et elle m'absorba assez pour m'empêcher de penser à autre

chose. Je plantais mes branches avec beaucoup de soin. Le terrain commença à monter et j'arrivai de nouveau à l'endroit d'où je pouvais voir la petite maison du paysan.

Le vieil homme se tenait toujours près de la fontaine, la main levée vers son visage. Le petit bout de vallée que j'apercevais de cet endroit était ensoleillé, l'air transparent vibrait et se teintait de vert doré à la lisière de la forêt. Lynx avait à présent aperçu l'homme. Il s'assit, étira le cou et poussa un long et terrible hurlement. Il avait compris que la chose près de la fontaine n'était pas un être vivant.

Son hurlement me déchira et quelque chose voulut me forcer à hurler aussi. Ce qui me déchirait semblait décidé à me mettre en pièces. Je saisis Lynx par son collier et je l'entraînai derrière moi. Il se tut et me suivit en tremblant. Lentement je longeai le mur à tâtons, enfonçant l'une après l'autre les branches dans le sol.

En me retournant je pouvais suivre la nouvelle démarcation jusqu'au ruisseau. C'était comme si des enfants avaient joué à un inoffensif et joyeux jeu de printemps. De l'autre côté du mur, les arbres fruitiers avaient déjà laissé tomber leurs fleurs, et ils montraient un brillant feuillage vert clair. À présent, le mur atteignait sur la pente un groupe de mélèzes plantés au milieu du pré. De là je pus apercevoir deux autres petites maisons et une partie de la vallée. J'étais furieuse de ne

pas avoir emporté les jumelles de Hugo. De toute façon je ne voyais personne, pas un être vivant. Aucune fumée ne s'échappait des maisons ; le malheur, en y réfléchissant, avait dû se passer le soir et il avait surpris les Rüttlinger pendant qu'ils étaient encore au village ou sur le chemin du retour.

Si l'homme près de la pompe était mort, et je ne pouvais plus en douter, tous les gens de la vallée devaient être morts aussi et non seulement les gens, mais tout ce qui avait été vivant. Dans la prairie n'étaient restés en vie que l'herbe et les arbres ; le feuillage nouveau se déployait, éblouissant dans la lumière.

Debout, les deux paumes appuyées contre le mur froid, je contemplais fixement l'autre côté. Soudain je ne voulus plus rien voir. J'appelai Lynx qui était en train de gratter sous les mélèzes et je revins sur mes pas en suivant la petite bordure plantée comme un jeu d'enfant. Après avoir franchi le ruisseau, je continuai à placer des branches au travers de la route jusqu'au rocher, puis je retournai lentement au chalet. Après le crépuscule glauque et froid qui régnait dans la gorge, le soleil quand on débouchait sur la carrière frappait violemment. Lynx semblait en avoir assez de nos entreprises, il entra en courant dans la maison et alla se fourrer sous le poêle. Comme toujours quand il était désemparé, après avoir soufflé un peu et poussé quelques petits

gémissements, il s'endormit aussitôt. Je lui enviais cette faculté. Maintenant qu'il dormait, la légère agitation qu'il créait sans cesse autour de lui me manquait. Mais il valait mieux avoir à la maison un chien endormi qu'être toute seule.

Hugo, qui ne buvait pas, avait fait une petite provision de cognac, de gin et de whisky pour ses invités. Je me versai un verre de whisky et je m'assis à la grande table de chêne. Je n'avais pas l'intention de m'enivrer, je ne faisais que chercher désespérément un remède capable de dissiper le sourd engourdissement de mon esprit. Je pris conscience qu'en pensant au whisky, j'avais pensé à "mon" whisky, c'est donc que je ne croyais plus au retour des propriétaires légitimes. Cela me causa un léger choc. À la troisième gorgée, j'écartai le verre avec dégoût. Cette boisson avait un goût de paille trempée dans du lysol. D'ailleurs il n'y avait rien à éclaircir dans ma tête. Il était incontestable que pendant la nuit un mur invisible était descendu ou bien s'était élevé et que dans la situation où j'étais il ne m'était pas possible de trouver une explication à ce fait. Je ne me faisais aucun souci et n'éprouvais aucune crainte et cela n'aurait eu aucun sens d'essayer de faire naître en moi de tels sentiments. J'étais assez vieille pour savoir qu'ils ne tarderaient pas à s'imposer d'eux-mêmes. La question la plus importante était de découvrir si ce malheur avait frappé seulement la vallée, ou le pays tout entier. Je décidai

d'opter pour la première hypothèse, car je pouvais conserver l'espoir d'être délivrée de ma prison forestière d'ici quelques jours. Aujourd'hui il me semble qu'au fond de moi-même je n'ai jamais vraiment cru à cette possibilité. Mais je n'en suis pas sûre. En tout cas je fus assez raisonnable pour ne pas abandonner cet espoir tout de suite. Après un certain temps je sentis que mes pieds me faisaient mal. J'enlevai mes chaussures et mes bas et je vis que j'avais attrapé des ampoules en marchant. Cette douleur venait à point pour m'aider à chasser les pensées inutiles. Après avoir pris un bain de pieds et enduit mes talons de pommade en les recouvrant d'un pansement adhésif, je décidai d'installer le chalet de la façon qui me paraissait la plus supportable. Tout d'abord, je sortis de la chambre le lit de Louise et le poussai dans la cuisine. Je le plaçai dans un coin de telle sorte qu'il me soit possible de voir toute la pièce ainsi que la porte et la fenêtre. J'étendis devant une peau de mouton qui appartenait à Louise, dans le secret espoir que Lynx en ferait sa couche. En fait ce ne fut pas le cas et il continua à dormir sous le poêle. J'allai aussi chercher la table de nuit. Ce n'est que plus tard que je tirai l'armoire dans la cuisine. Je rabattis les volets de la chambre et je la fermai à clef. Puis je condamnai les chambres du premier étage et j'accrochai toutes les clefs à un clou à côté du fourneau. Je ne sais pas ce qui me poussait à agir de la sorte,

une sorte d'instinct sans doute. Il fallait que je puisse tout embrasser d'un seul regard pour m'assurer contre les attaques. J'accrochai le fusil de Hugo, chargé, près du lit, et je posai la lampe-tempête sur la table de nuit. Toutes ces précautions que je prenais ne pouvaient concerner, je le savais, que des personnes humaines et c'était ridicule. Mais comme jusqu'à ce jour les dangers ne m'étaient venus que des humains, j'étais incapable de changer si vite d'opinion. L'homme était le seul ennemi que j'avais connu dans mon ancienne vie. Je remontai le réveil de voyage et ma montre, puis j'allai chercher du bois scié qui était empilé sous la véranda et je le rangeai à côté du poêle.

Entre-temps le soir était venu et l'air frais de la montagne baignait la pièce. Le soleil illuminait la clairière, mais les couleurs devenaient peu à peu plus froides et plus dures. Un pic frappait des coups dans la forêt. J'étais contente de l'entendre. Lui et aussi le clapotis de l'eau de la fontaine, qui coulait dans le bac de bois en jet gros comme le bras. Je posai mon manteau sur mes épaules et je m'assis sur le banc devant la maison. De là je pouvais voir le chemin jusqu'à la gorge, la cabane du garde, le garage, et derrière, les pins obscurs. Plusieurs fois, il me sembla entendre des pas dans la gorge, mais c'était évidemment une illusion. Je passai un moment à contempler quelques fourmis géantes qui passaient devant

moi en une petite procession hâtive, sans penser à rien.

Le pic s'arrêta de frapper, l'air se fit de plus en plus frais et la lumière devint bleuâtre et froide. Au-dessus de moi, le petit coin de ciel se teinta de rose. Le soleil avait disparu derrière les pins. Les prévisions de la météo s'étaient révélées justes. Cette pensée me fit soudain souvenir de la petite radio de la voiture. À travers la vitre restée à demi baissée, je pressai le bouton noir. Après un court instant ne parvint qu'un léger grésillement. La veille, pendant le trajet, j'avais été mécontente que Louise écoute de la musique de danse. Maintenant la moindre musique m'aurait fait tressaillir de joie. Je continuai à tourner le bouton, mais sans résultat, c'était toujours le même lointain et léger grésillement que produisait sans doute le petit appareil. À ce moment j'aurais dû comprendre, mais je ne voulais pas. J'aimais mieux me persuader que pendant la nuit quelque chose s'était détraqué dans l'appareil. J'essayai encore et encore mais jamais rien d'autre que ce léger grésillement ne sortit du poste.

Finalement je renonçai et retournai m'asseoir sur le banc. Lynx sortit de la maison et posa sa tête sur mes genoux. Il avait besoin d'être consolé. Je lui parlai, il m'écouta avec attention et se blottit contre moi en gémissant. Il finit par me lécher la main puis, hésitant, frappa de sa queue le sol. Nous avions peur tous les deux et essayions de

nous encourager mutuellement. Ma voix avait un son étranger, irréel, et je la baissai jusqu'à ce que mon chuchotement ne se distingue plus du bruit de la fontaine. Cette fontaine devait souvent à l'avenir me causer des frayeurs. À une certaine distance, son clapotis ressemblait au chuchotement de deux personnes à moitié endormies. Mais à ce moment je ne le savais pas encore. Je cessai de murmurer sans même m'en apercevoir. Je frissonnais sous mon manteau et contemplais le ciel qui pâlissait en virant au gris.

Je rentrai enfin dans le chalet et allumai le feu. Un peu plus tard je vis Lynx s'avancer jusqu'à l'entrée de la gorge, s'y tenir immobile et attendre. Quelques minutes après il fit demi-tour et tête basse trotta vers la maison. Il agit de la sorte trois ou quatre soirs de suite. Après il y renonça, en tout cas il ne le fit plus jamais. Je ne sais pas s'il oublia de le faire ou si dans son cerveau de chien il avait compris la vérité avant moi.

Je lui donnai du risotto et des biscuits pour chien et je remplis son bol d'eau. Je savais que d'habitude on ne lui donnait à manger que le matin, mais je ne voulais pas manger seule. Puis je fis du thé et m'assis à la grande table. La cuisine était chaude à présent et la lampe à pétrole jetait une lueur jaune sur la table sombre.

Ce n'est qu'alors que je sentis combien j'étais fatiguée. Lynx, qui avait fini son repas, sauta près de moi sur le banc et me regarda longuement

avec attention. Ses yeux étaient d'un brun chaud tirant sur le rougeâtre, un peu plus sombre que son poil. Le blanc autour de l'iris luisait d'un bleu humide. Subitement je fus très heureuse que Louise ait renvoyé le chien.

Je mis de côté la tasse vide, puis je versai de l'eau chaude dans la cuvette, me lavai et, comme il n'y avait rien d'autre à faire, me couchai.

J'avais tiré les volets et fermé la porte à clef. Un moment après, Lynx sauta du banc et vint renifler ma main. Il alla ensuite à la porte, de là à la fenêtre, puis retourna vers mon lit. Je lui parlai gentiment et, avec un soupir qui avait presque quelque chose d'humain, il consentit à regagner sa place sous le poêle.

Je laissai la lampe-torche brûler encore un peu, si bien que lorsque je l'éteignis, la chambre me parut complètement obscure. En fait il ne faisait pas tellement sombre ; le feu qui commençait à s'éteindre jetait une lueur tremblante sur le sol et passé quelques secondes, je pus distinguer les contours du banc et de la table. Je me demandai si je devais prendre un des somnifères de Hugo, mais je ne pus m'y résoudre, dans la crainte de ne plus rien entendre. L'idée me traversa que peut-être le terrible mur allait s'avancer lentement dans le silence et l'obscurité de la nuit. Mais j'étais trop fatiguée pour avoir peur. Mes pieds me faisaient toujours mal et je restai longtemps allongée sur le dos, trop lasse pour

tourner la tête. Après tout ce qui était arrivé, je devais m'attendre à passer une mauvaise nuit. Mais à peine en avais-je pris mon parti que déjà je dormais.

Je ne rêvai pas et vers six heures je me réveillai, reposée, au moment où les oiseaux commençaient à chanter. Tout me revint à l'esprit d'un coup et, terrifiée, je refermai les yeux, espérant retrouver le sommeil. Bien sûr, je n'y parvins pas. J'avais à peine bougé, que Lynx avait déjà compris que j'étais réveillée et il s'approcha de mon lit pour me souhaiter le bonjour par de joyeux aboiements. Je me levai donc, ouvris les volets et le fis sortir. Il faisait très frais, le ciel était bleu pâle et les buissons couverts de rosée. Une journée radieuse commençait.

Soudain, il me parut tout à fait impossible de survivre à cette radieuse journée de mai. En même temps, je comprenais que je devais lui survivre et qu'il n'y avait pas de fuite possible. Je devais garder tout mon calme et tout simplement la surmonter. Ce ne serait pas la première journée de ma vie que j'aurais eu ainsi à surmonter. Moins je me défendrais, plus ce serait supportable. L'engourdissement de mon cerveau avait entièrement disparu. J'étais capable de penser clairement, du moins aussi clairement qu'il m'était possible de penser d'habitude. Mais quand mes pensées retournaient au mur, c'était comme si elles aussi se heurtaient à un obstacle

froid, lisse et insurmontable. Mieux valait ne pas penser au mur.

J'enfilai ma robe de chambre et mes pantoufles puis traversai le sentier mouillé jusqu'à la voiture pour mettre la radio en marche. Il y eut un grésillement, fragile, vide ; il semblait si étrange et si inhumain que je l'arrêtai aussitôt.

Je ne croyais plus que quelque chose s'était détraqué dans l'appareil. Dans la froide clarté du matin, il m'était devenu impossible d'y croire.

Je ne sais plus ce que je fis ce matin-là, je me souviens seulement que je suis restée un moment immobile près de la voiture jusqu'à ce que l'humidité qui pénétrait le tissu léger de mes pantoufles me fasse sursauter.

Peut-être les heures qui suivirent furent-elles si terribles qu'il m'a fallu les oublier ; peut-être les ai-je passées dans une sorte d'engourdissement. Je ne sais plus. Je ne repris vraiment conscience que vers deux heures de l'après-midi, au moment où je marchais le long de la gorge avec Lynx.

Pour la première fois, je ne trouvais pas la gorge belle et romantique, mais seulement humide et sombre. Elle reste ainsi même en plein été, la lumière du soleil n'y pénètre jamais complètement. Après les orages, on y voit des salamandres sortir de leurs cachettes de pierre. Plus tard, j'ai eu plusieurs fois en été l'occasion de les observer. Il y en avait un grand nombre. J'ai pu en compter dix, même quinze, en un seul après-midi. Des